

MOULINS A VENT ET MEUNIERES DANS LA REGION D'ANCENIS

Georges MERHAN et Paul ROUSSEL

L'arrondissement d'Ancenis compte actuellement une cinquantaine de vieux moulins. Livrés aux lierres et aux épines, la plupart sont en ruine. Cependant, quelques tours ont été transformées en résidences. Manifestant leur attachement au patrimoine, de rares propriétaires ont fait remonter les ailes, symboles d'un passé récent.

DES MOULINS D'AUTREFOIS AUX MINOTERIES INDUSTRIELLES

De nos jours, cinq anciens moulins à vent continuent l'exploitation industrielle de meunerie. Ce sont : Babin à la Chapelle-Saint-Sauveur, Bazil au Pin, Davodeau à Anetz, Gaigeard à Vritz, Roussel à Teillé. L'ouest de la France est une région où les moulins en activité sont les plus nombreux : 150 environ sur 850 en France. Certains départements n'en ont conservé aucun. En 1940 on dénombrait 8000 moulins en France dont 300 en Loire-Inférieure. Proportionnellement, la quantité de moulins est encore importante dans notre département et notre région. On comprend pourquoi, sur l'autoroute A 11, le Pays d'Ancenis est figuré par un moulin à vent sur le panneau indicateur.

ORIGINE DES MOULINS

L'existence des moulins à vent est attestée en Normandie avec certitude vers la fin du XII^e siècle. Ils se répandent rapidement en France et en Europe dès le début du siècle suivant. Auparavant, depuis 600 ans environ avant Jésus-Christ, l'écrasement des grains s'effectuait au moyen de meules actionnées par la force hydraulique. Dans les endroits où une rivière ou un ruisseau les alimentaient, les moulins à eau subsistèrent longtemps, en même temps que les moulins à vent installés sur les hauteurs pour bien prendre le vent.

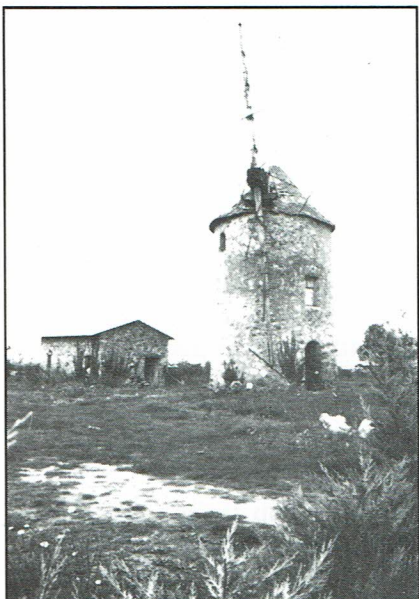
A notre connaissance, dans la région d'Ancenis, les plus vieux moulins encore debout et couverts sont : *la Quêtraye* à Mésanger (classé parmi les monuments historiques), 1600 ; *Saint-Père* à Mésanger, 1585 ; *la Bourdinière* à Pannecé, 1600 ; *Gaigeard* à Vritz, vers 1700. Le plus récent, transformé en maison d'habitation, le *moulin de la Guère*, a été construit, en 1893, entre Mésanger et Ancenis.

LES TYPES DE MOULINS

Au fil des ans, les moulins ont évolué dans leur conception et leur fonctionnement. Deux types se sont côtoyés dans le pays d'Ancenis : le moulin sur pivot et le moulin-tour.

Le moulin sur pivot, ou chandelier, se composait d'une base fixe en maçonnerie surmontée d'une chambre en bois pivotante. Ce corps tournant permettait d'orienter les ailes ; il contenait les mécanismes et les meules.

Le moulin-tour est le seul qui soit resté dans la région d'Ancenis.



Moulin de la Quêtraye, 1600, Mésanger
(Cliché Garreau).



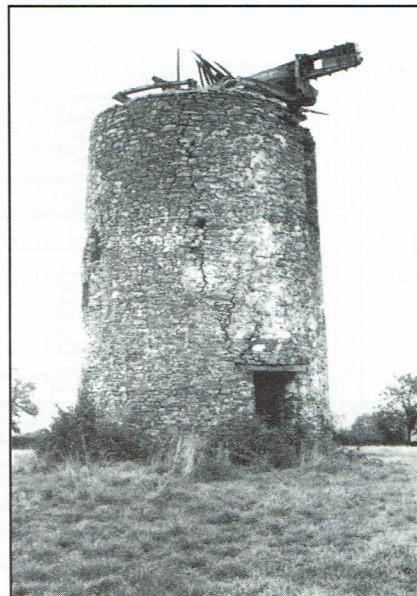
Moulin de La Bourdinière, 1600, Pannecé
(Cliché Garreau).



Moulin et minoterie Davodeau, Anetz (Cliché
Garreau).



Moulin Neuf, Saint-Mars-du-Désert, le plus haut du
département. (23 mètres - 7 niveaux) (Cliché Garreau).



Moulin de Vaux, Bonnoeuvre
(Cliché Garreau).



Moulin des Hommeaux, Mouzeil
(Cliché Garreau).



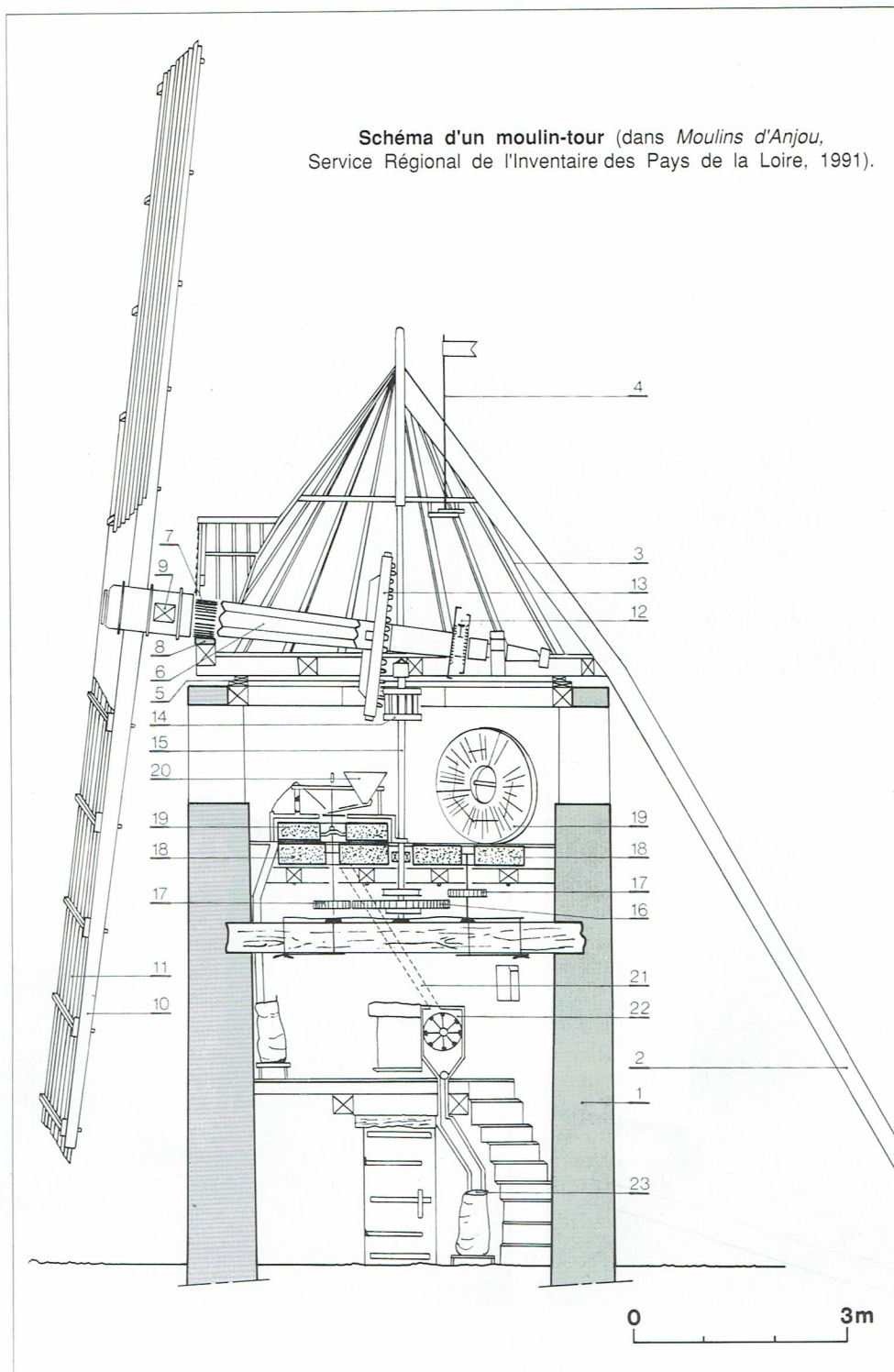
Moulin de la Guère, 1893, Ancenis, le plus jeune
(Cliché Garreau).



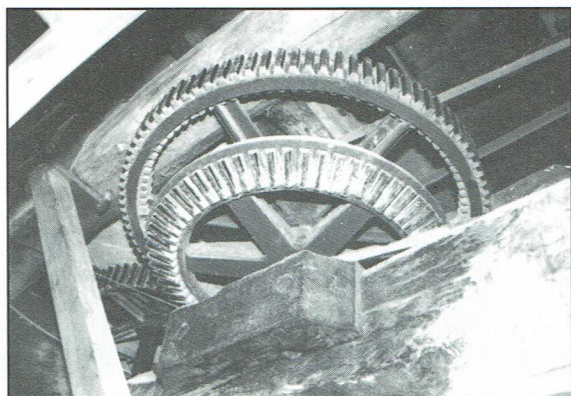
Moulin logis de Bel Air, Joué-sur-Erdre
(Cliché Garreau).

Schéma d'un moulin-tour (dans *Moulins d'Anjou*,
Service Régional de l'Inventaire des Pays de la Loire, 1991).

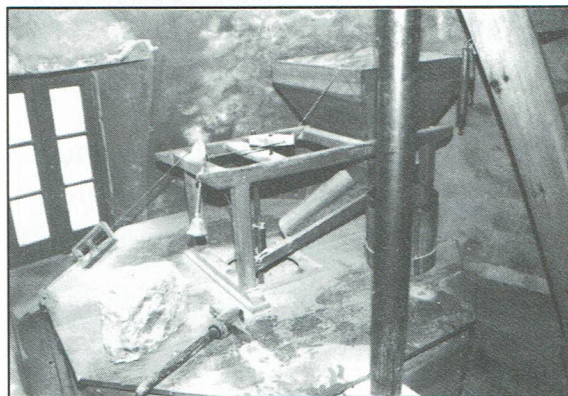
1. Tour
2. Queue d'orientation, ou guivre
3. Toiture pivotante ou coiffe
4. Girouette
5. Chemin de glissement de la coiffe
6. Arbre moteur
7. Collets de l'arbre garni de plaquettes métalliques appelées allumettes
8. Coussinet en pierre de l'arbre ou marbres
9. Mortaise ou lumière de l'une des verges
10. Verge
11. Voilure en planches du type Berton
12. Différentiel commandant l'ouverture et la fermeture des ailes
13. Rouet
14. Lanterne
15. Gros-fer
16. Roue dentée horizontale ou hérisson
17. Pignons de renvoi du mouvement aux meules ou couronnes
18. Meule fixe ou meule gisante
19. Meule tournante ou meule courante
20. Trémie et auget alimentant les meules en grain
21. Conduit en bois ou anche amenant la mouture vers le blutoir
22. Blutoir ou tamis tournant séparant la farine et le son
23. Ensachage.



Exemples d'intérieur du moulin à vent de l'Épinay, La Chapelle-Saint-Florent.



Le hérisson d'un moulin à vent.



La salle des meules, la trémie et l'archure contenant les meules (Clichés Garreau).

LE MOULIN A VENT DE LA RÉGION

En maçonnerie de forme cylindrique, il supportait un comble conique, mobile en charpente, recouvert d'un toit de bardeaux ou archelets (1). Le rez-de-chaussée abritait le bluteau ou blutoir qui servait à tamiser les produits de mouture. Au premier étage se trouvaient les meules, une ou deux paires, comprenant une meule inférieure fixe (gisante), une meule supérieure mobile (tournante) entourées de leur coffre en bois, l'archure.

LES MEULES

A l'origine, les meules étaient généralement en granit. Le lissage de la pierre dû au frottement des deux meules l'une sur l'autre, enlevait rapidement le *mordant*. Les grains étaient alors mal broyés. Vers 1780, à la Ferté-sous-Jouarre en Seine-et-Marne, on découvrit le silex meulier composé de quartz plus dur et plus résistant que le granit. Les meuniers améliorèrent leurs installations et la France exporta des meules en silex.

Le meunier versait un sac complet de grains dans la trémie du 1^{er} étage :

L'auget distribuait, par une lente et légère oscillation due au babillard (2) les grains entre les meules, mues par des pignons de renvoi (les couronnes), une roue dentée horizontale (le hérisson), un arbre métallique vertical (le gros fer), deux autres engrenages : un petit (la lanterne) et un grand (le rouet) fixé sur l'arbre moteur.

L'arbre de couche ou arbre moteur, en bois, situé sous le toit pivotant dont il sortait, était entraîné par des verges au rythme du vent. Au nombre de quatre, celles-ci étaient recouvertes de toile blanche. Placer la voilure, c'était habiller le moulin. Pour réaliser cette opération, les ailes, dont la hauteur dépassait la coiffe étaient l'une après l'autre, placées bas. Dans cette position, elles touchaient presque le sol, ce qui en facilitait l'accès, mais présentait des risques d'accidents ; la fille d'un meunier de Teillé faillit faire le tour, accrochée par les cheveux.

Sur chaque verge une centaine de tenons permettaient de grimper jusqu'à l'arbre de couche, afin de réduire ou augmenter les voiles, tâche généralement exécutée par un jeune et agile ouvrier.

A la fin de la journée, quand le travail cessait, on déshabillait le moulin. On torsadait la toile, et on la fixait sur la verge en l'intercalant entre les échelons afin d'éviter toute prise au vent.

Vers 1850, l'ingénieur Berton, d'Angers, inventa un système de lames de bois coulissantes pour remplacer les toiles des verges. De l'intérieur du moulin, il devenait facile d'ouvrir ou de refermer la voilure. Remarquable progrès dont les meuniers profitèrent pour relever leur moulin d'un ou deux étages.

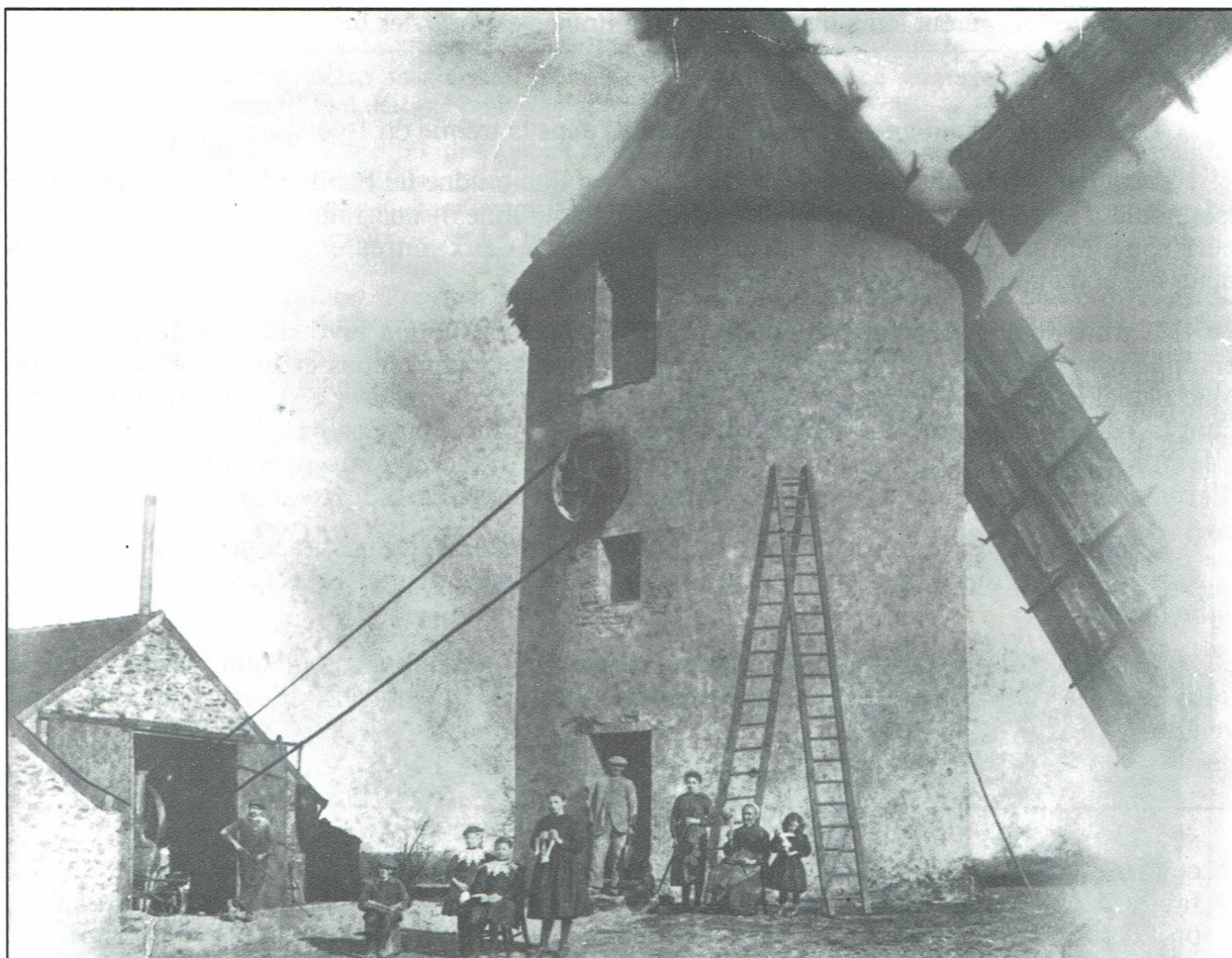
EVOLUTION DU MOULIN A VENT

Quand l'énergie éolienne faisait défaut, le moulin chômait. Vers 1900, les exploitants les plus dynamiques s'équipèrent de moteurs à vapeur ou à huile lourde, ce qui les libérait des caprices du vent.

Avec la machine à vapeur, l'appareil à cylindres avait apporté une amélioration notoire dans la production des farines. Composé de cylindres en fonte tournant l'un contre l'autre pour écraser les grains, il accrut le rendement et produisit une qualité de mouture bien supérieure à celle obtenue avec les meules. Cette invention d'origine hongroise introduite en France à partir de 1860, équipa d'importantes minoteries.

LE MOTEUR A GAZ PAUVRE, *Bête à chagrin* du meunier en mal de vent

C'était un moteur plus puissant qu'une machine à vapeur et plus économique qu'un moteur à huile lourde. Certains meuniers l'adoptèrent. Ce moteur ressemblait à une grosse machine à vapeur avec un seul piston et un énorme volant de fonte. L'explosion nécessaire au mouvement du moteur provenait d'un gaz émanant de la combustion du coke. Son démarrage était particulièrement difficile ; il dépendait de la qualité du gaz. En 1924, la minoterie Roussel en était équipée. A la mise en route du moteur, en cas de difficultés, si le meunier était absent, on envoyait quérir son ami l'abbé Poulrier, vicaire-instituteur, futur curé de Saint-Mars-la-Jaille. Celui ci n'hésitait pas à quitter sa classe pour remplacer le meunier. " Bon sang ne ment jamais ", l'abbé Poulrier était fils d'un meunier du Pin.



Moulin Roussel du Bourgneuf, à Teillé en 1917.

Les moulageurs ou amoulageurs, charpentiers des moulins, montaient, aménageaient, entretenaient les moulins, charpente et machinerie. Pendant la durée des travaux, ils étaient les hôtes du meunier. Entre 1930 et 1950 quelques-uns exerçaient encore leur métier : Brégeon de Nort-sur-Erdre, Rolland et Paturel de Saint-Mars-la-Jaille, Gautier de Pannecé, Letertre de Saint-Mars-du-Désert.

Vers 1930 quelques moulins à vent furent équipés de moteurs électriques. Certains meuniers continuèrent cependant à utiliser l'énergie au vent et les anciennes meules en appont des cylindres. Leurs moulins devinrent des petites minoteries.

A ce moment-là, les moulins, qu'ils soient à eau, à vent ou à vapeur, se bornaient le plus souvent à convertir en farine le blé de leurs clients agriculteurs, alors que les minoteries industrielles achetaient le blé et fabriquaient la farine pour leur propre compte.

Devant cette concurrence les moulins à vent cessèrent peu à peu leur exploitation.

LA VIE DU MEUNIER

Chaque soir le meunier sortait et scrutait le ciel pour s'enquérir de la direction et de la force du vent. En cas de tempête, le moulin pouvait être décoiffé et gravement endommagé.

Un meunier ne dormait jamais sur ses deux oreilles, raconte Roger Suteau, alors jeune meunier avec son frère François, du moulin de la Meilleraye à Riaillé. Quand dans la nuit, le vent devenait favorable, leur père se levait pour tourner les ailes du moulin face au vent. Cela consistait à faire pivoter le comble tournant, à l'aide de la longue queue d'orientation ou guivre extérieure en bois qui descendait du toit.

Cette queue a été remplacée au XIX^e siècle par un système à crémaillère et palan à l'intérieur du moulin, ce qui simplifia considérablement le travail.

Enfin dans les années 1920, ultime progrès, la mise au vent devint automatique, à l'aide d'un *papillon* ou hélice extérieure. Quelques moulins adoptèrent ce système. (On peut en voir un en fonctionnement au moulin à vent de la Chapelle-Saint-Florent.)

La manœuvre terminée, les 20 mètres des verges tournaient silencieuses dans la nuit, le bruit du tic-tac du babillard sur l'auget réjouissait le cœur du meunier ; son moulin *faisait farine*.

Autrefois les blés n'étaient pas traités dans les champs. Avec la céréale, les moissonneurs fauchaient les mauvaises herbes, notamment l'ail sauvage. De consistance grasseuse, cette plante imprégnait le rayonnage des meules. Il fallait interrompre le travail, soulever les meules, les brosser, les laver, ceci jusqu'à trois fois par jour.

Une ou deux fois par an, suivant son activité, le meunier rhabillait ses meules. Il s'agissait de redonner le mordant à l'aide d'outils appropriés, ce qui demandait des jours de travail selon Pierre Bellanger, ancien meunier du Pin.

La veille du rhabillage, le meunier bloquait les ailes en *chien qui pisse* ou croix de Saint-André légèrement de guingois. C'était le signe connu que le moulin ne pouvait moudre.

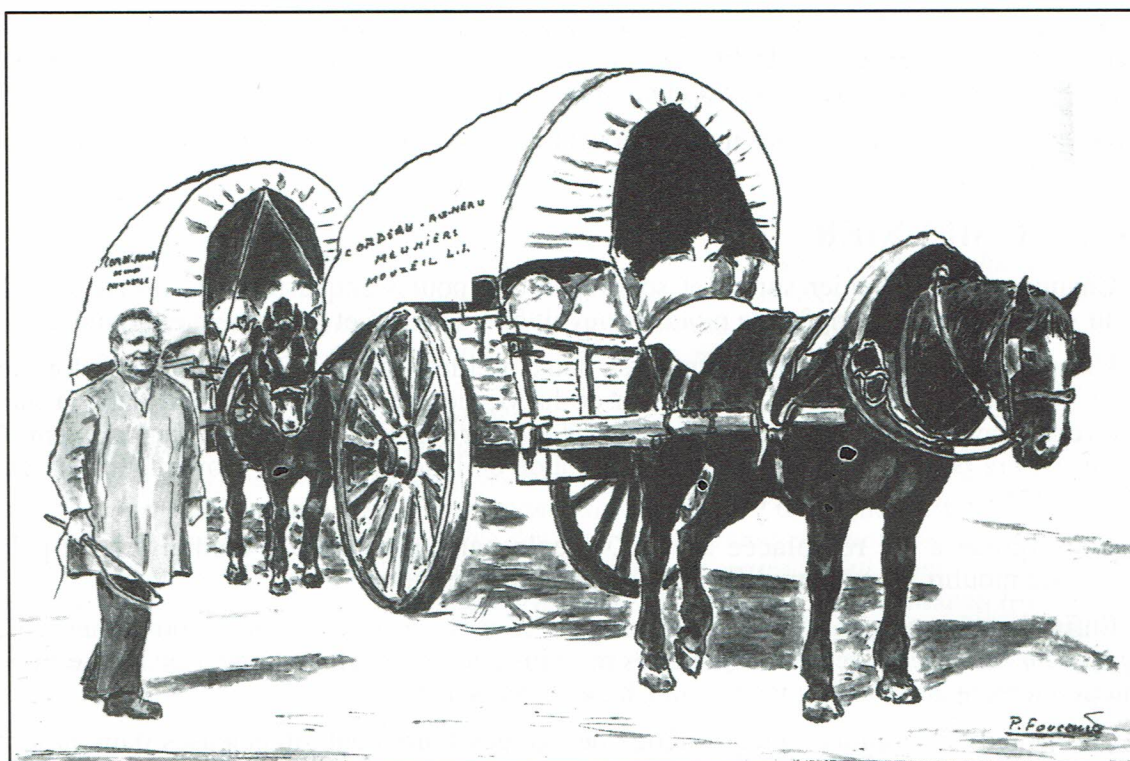
Le blé, écrasé par les meules, produit un mélange de farine et de son. Ce mélange est envoyé au blutoir pour y être séparé et recueilli dans des sacs.

Après avoir réduit le blé en mouture, le patron-meunier, ou son ouvrier, effectuait les livraisons de farine. Souvent, la veille au soir, il chargeait les sacs sur sa charrette qui pouvait contenir plus de deux tonnes. Une bâche en hauteur, marquée au nom du meunier, permettait un chargement équilibré et protégeait la marchandise contre les intempéries. L'homme partait tôt le matin, avec son charroi tiré par un ou deux chevaux. Les grelots ou sonnailles fixés au collier des animaux annonçaient son arrivée. A l'aller, il déchargeait. Au retour, il chargeait, après en avoir vérifié le poids, les sacs de blé qu'il emportait au moulin. Pour tout ce travail, on disait *rouler la pochée*. Certains meuniers effectuaient jusqu'à 35 km aller et retour.

Afin de conserver leurs pratiques, certains meuniers se croyaient obligés d'accepter le verre de cidre ou de vin offert par le client. La santé et la vie familiale en étaient souvent perturbées.

Les chevaux des meuniers connaissaient parfaitement le chemin d'une tournée de livraison, nous a confié Francis Raffin, ancien meunier à la Petite Haie de Pannecé. Quand le meunier était fatigué, il se reposait sur les sacs de son chargement et laissait le soin à sa monture de le reconduire au moulin.

Jusqu'aux années 1840/1860, avant la construction des routes, pendant la mauvaise saison la circulation des chariots sur les chemins bourbeux était impossible. On bâtait alors les chevaux ou les mules jusqu'à 400 kilos.



Le meunier en tournée (Dessin de Pierre Foucaud).

Au printemps, les greniers des fermiers étaient vides, l'activité des moulins ralentissait. Quelques hectares de terre procuraient à l'exploitant du moulin un revenu supplémentaire. Une retenue sur les céréales constituait le salaire du meunier. Il n'avait nul besoin de livres de comptes. Sur un calepin, il notait le blé chargé chez chaque client, la farine livrée et ce qu'il devait fournir au boulanger pour le compte des cultivateurs. Ces derniers, entre les deux guerres, fabriquaient encore leur pain pour plusieurs jours. Le boulanger leur apportait néanmoins du pain frais pour lequel il était payé en nature. Ce dernier devait fournir en pain un poids égal à celui de la farine reçue du meunier.

L'eau qui entre dans la fabrication du pain en augmente le poids. Le pain est donc plus lourd que la farine employée. La différence équivaut à environ un quart du poids de la farine.

C'était le gain du boulanger.

UN CARNET DE LIVRAISON ORIGINAL : la *COCHE*

Le boulanger comptait les pains sur une *coche*, petit bâton de noisetier, fendu en deux, marqué au nom de chaque client. Pour chaque pain livré, il pratiquait une entaille sur les deux parties assemblées de la coche, la dimension de la marque correspondant à la grosseur du pain, puis il rendait à son client l'une des moitiés du bâtonnet. Progressivement, le règlement en espèces remplaça l'échange, qui, dans la région, cessa vers 1960.

LES PRÉLEVEMENTS, SUJET DE MÉFIANCE

Une partie des meuniers abusèrent dans leur prélèvement du grain livré aux moulins. Dès l'Ancien Régime, la part du blé fourni était fixée au 16^{ème}, (6 %) pour le meunier, mais certains prélevaient au-delà, fournissaient de la farine mouillée ou mélangée à du sable pour la rendre plus pesante.

Les cahiers de doléances de 1789 dénoncèrent ces excès. Avant la Révolution, les paysans étaient obligés de faire moudre leurs grains au moulin seigneurial. En 1789, le baron d'Ancenis, duc de Béthune-Charost, possédait plusieurs moulins dans la région.

Le meunier versait au propriétaire du domaine sur lequel s'élevait son moulin, une redevance connue sous le nom de banalité. La Révolution supprima cette coutume et les particuliers purent monter leurs propres moulins.

Cette liberté ne changea pas pour autant la mentalité de quelques meuniers. Les abus se perpétuèrent aussi longtemps que durèrent les prélèvements.

TRADITIONS MEUNIERES

Les mariages se contractaient souvent au sein de la profession.

La position des ailes des moulins annonçait les joies et les deuils. Du temps des verges à voiles, pour faire part du décès d'un membre de la famille, les verges étaient dévêtues, placées en croix latine et orientées vers la maison du défunt. Le jour des noces, elles étaient en croix de Saint-André et ornées de fleurs.

Au contact de la clientèle, le meunier apprenait et colportait les nouvelles. Dans les fêtes, il devenait conteur, parfois chanteur. Comme il était souvent appelé à des fonctions publiques, sa réussite professionnelle et sociale suscitait l'envie.



(Photo Artaud-Nozais, Nantes)

L'ACTIVITE MEUNIERE ACTUELLE DANS LA REGION D'ANCENIS

Comme il était d'usage dans bon nombre de corporations, les meuniers se succédaient généralement de père en fils. Dominique Gaigeard, minotier au Petit moulin de Vritz, représente la cinquième génération de la famille exploitant un moulin datant du XVII^e siècle. Clair Babin de la Chapelle-Saint-Sauveur représente aussi la cinquième génération, ainsi que Pierre Davodeau d'Anetz, Xavier et Bertrand Roussel de Teillé. Pierre Bellanger du Pin héritier lui aussi d'une longue lignée de génération de meuniers a cédé son moulin à son employé Jean-Baptiste Bazil.

QUELQUES FIGURES D'ANCIENS MEUNIER, AUJOURD'HUI

Ces anciens meuniers sont encore bien connus dans leur région :

* **Arsène Hardou** à la Bénate de Riaillé, possédait un moulin à eau. Devant la mévente de la farine, en 1934, il créa une boulangerie.

* **Joseph Davodeau** d'Anetz : son moulin est resté en activité. Ancien président des meuniers du département, d'une forme éblouissante, il est bien connu des clubs des aînés.

* **René Salliot**, moulin de la Butte des Tertres dit *Bonté*. Il sillonna toute la région d'Ancenis avec son camion Citroën U 23 ; il lança la marque d'aliments CHEPTIVOR que tout le "monde dévore".

* **Prosper Juvin**, moulin de la Barre à Saint-Sulpice-des-Landes ; associé avec son frère François, disparu, meuniers d'abord, ensuite pionniers de l'aliment pour les volailles.

* **Pierre Bellanger** à Rochementru au Pin ; son moulin est toujours en activité.

* **Alphonse Chevillard**, moulin des Landes à Ligné ; le dernier des meuniers qui arrêta ses meules.

* **Louis Babin**, les Trois Moulins, la Chapelle-Saint-Sauveur ; son fils Clair lui a succédé. Son verbe haut qui dominait les bruits du moulin, l'a fait devenir premier supporter de l'équipe de football de son pays.

EPILOGUE

La plupart des meuniers firent démonter les ailes de leur moulin. Pour l'administration, tout moulin pourvu d'ailes, même délabrées, était censé moudre, et le propriétaire devait acquitter un impôt sur les verges. Les ailes ne tournent plus depuis plus d'un demi-siècle.

Avec les vieux métiers, disparaît un patrimoine artisanal et linguistique qui a évolué avec la technique. Les moulins eurent la noble fonction de transformer, pour le pain quotidien de nos ancêtres, une céréale de première importance, le blé. Si la consommation de pain a diminué, cet aliment constitue toujours le produit qui accompagne tous nos repas. Dans d'autres structures, moins esthétiques, mais procurant des conditions de travail moins pénibles, les minotiers continuent à moudre le grain.

1) **ARCHELET** : *Petit archelet. Archet : châssis courbé en arc.* Le toit du moulin était couvert de bardeaux. Le mot archelet a dû être employé pour désigner ces lames. Il figure dans la grande encyclopédie de Lamirault, éditée au début du XX^e siècle mais l'utilisation pour les toits des moulins n'est pas mentionnée.

2) **BABILLARD** : " *meunerie - On appelle ainsi un arbre en charpente muni à ses extrémités d'un tourillon et d'une pointe, dans lequel sont placées deux fortes battes, l'une qui est agitée par une lanterne et l'autre qui communique une secousse à l'auget.* " L'encyclopédie Lamirault ajoute : " *Ce terme a vieilli et le babillard ne se rencontre plus que dans les moulins de construction ancienne.* " ■

REMERCIEMENTS

M. Gaigeard (de Vritz), Bellanger (du Pin), Babin (de la Chapelle-St-Sauveur), Davodeau (d'Anetz), M Juvin Prosper (de St-Sulpice-des-Landes), Mr et Mme Hubert Quignon et Raffin (de Pannecé), Suteau et Hardoux (de Riaillé), Mme Guihard (de Mouzeil), Chevillard et Bréhier (de Ligné).

SOURCES

Gérard Boutet **Petits métiers oubliés.**

Jean Pratique, historien de la Meunerie.

Charles Homualk de Lille : **Moulins de l'Ouest.**

J.-C. Boithias et A. de la Vernhe : **Les moulins à marée et les anciens meuniers du littoral**, 1989.

Gilbert Chéron : **Nos moulins à Mésanger.**

Edition du Conseil Général : **Les cahiers de doléances du diocèse de Nantes.**

Service régional de l'inventaire des Pays de Loire : **Moulins d'Anjou.**